

# PAUL GILBRIN

Notice lue par EUGÈNE TOZZA

---

Après avoir abandonné la région austère et dénudée des hauts fourneaux, la voie ferrée s'engouffre dans la vallée de Monvaux. Site enchanté. Toute blanche et rose au printemps, parée à l'été d'une gamme offrant toutes les nuances de vert, elle offre à des enfants pleins de vigueur et qu'anime l'innocente joie de vivre, la perspective de fameuses parties. Aux approches de l'automne, on rivalisera de vitesse avec les écureuils pour cueillir les noisettes.

Moulins-les-Metz !... Paul Gilbrin abandonne le train poussif. Il aperçoit, juchée sur la colline de Scy, la demeure familiale. Avec quelle impatience le grand-père attend ses enfants qui viennent de France ! Car l'été est évidemment radieux, car il est beau d'être en vacances, mais un jeune Lorrain n'oublie pas que, tout à l'heure, son cœur s'est serré au passage d'une frontière, surgie il y a quelque quarante ans en terre lorraine comme un ulcère qui ronge l'Europe. Mais l'été et la jeunesse réclament leurs droits imprescriptibles... Les mirabelliers ploient sous les fruits d'or gonflés de suc. On sait qu'il n'est de bonnes tartes qu'en Lorraine et que les abeilles mosellanes possèdent le secret de distiller un miel d'ambre doré qui, au palais des gourmets, laisse une ineffable saveur de tilleul inconnue de Virgile lui-même.

Du jardin familial, on domine la Moselle. La Moselle fluide, mystérieuse, grave et cependant narquoise... Il semble qu'à son gré elle arrête ou libère le cours de ses ondes argentées tant parfois elle semble immobile, sans rides, unie comme un miroir. S'amuserait-elle, par hasard, à mystifier ses élégants gardes du corps — les peupliers —, en leur faisant accroire que c'est eux qui défilent devant elle ?

Tout le paysage exprime une âme, âme à la fois équilibrée et subtile, singulièrement prenante. Paul Gilbrin est de trop bonne souche lorraine pour ne point s'offrir de tout son être à l'imprégnation de cette âme. Il contemple, avec une pieuse tendresse, tout ce qui du jardin ou du mont Saint-Quentin voisin, s'offre à la vue. Voici Metz, dont la cathédrale gothique dresse vers le ciel une silhouette trapue. Et par les soirs de fin d'été, tombe sur la ville, sur les collines et sur la vallée, un voile, tissu de lumière au travers duquel elles apparaissent presque immatérielles.

Mais pourquoi règne-t-il au foyer et sur tout le pays comme une impression de tristesse qui s'accroît à mesure que l'heure approche où il faudra quitter Scy ? Hélas ! ce pays est asservi. Et quand l'aïeul aura fermé les yeux, qu'advient-il de la demeure familiale ? Jamais le gouvernement impérial ne tolérera qu'un notable du pays qu'il opprime soit magistrat ou officier français. Et les souvenirs douloureux flottent comme un essaim presque hallucinant, les récits des aînés chantent tristement

dans les jeunes mémoires. Borny, Saint-Privat, Noisseville, Gravelotte..., noms évocateurs de charges épiques, où les soldats français disputent pied à pied aux envahisseurs la terre des ancêtres. Et l'on conte qu'à Metz, certain soir d'octobre 1870, on surprit, entre soldats et officiers français, des colloques étranges, des allées et venues furtives, presque suspectes, et, depuis cette nuit effroyable, une ombre tragique pèse sur la ville. Elle est épaisse, opaque, tenace, étouffante, la fumée des drapeaux brûlés...

\*  
\*\*

Plus que les prêches et les théories, les images et les sentiments de notre enfance travaillent à pétrir notre âme. Reconnaissons que la nourriture sentimentale et spirituelle de Paul Gilbrin fut d'une rare qualité. Nous savons aussi quelles leçons et quels exemples il trouvait auprès des siens. Né à Dunkerque le 6 septembre 1891, c'était un garçon au regard franc et limpide. Tout en lui révélait un caractère fortement trempé, à la fois enthousiaste et réfléchi, ardent et méthodique. Quelque chose d'imperceptible au coin de sa lèvre dénonçait aux seuls initiés la finesse discrètement malicieuse du Messin. Il avait fait de solides études et fut lauréat de la Faculté de Droit.

\*  
\*\*

Quelques années avant la guerre, l'empereur allemand eut une étrange idée. A la stupeur générale, il autorisa l'érection à Noisseville, sous les auspices du Souvenir Français, d'un monument à la gloire du soldat français de 1870. Allait-il, sacrifiant quelque chose de l'orgueil national et dynastique, faire un geste héroïque : celui de réparer l'injustice, d'éteindre les haines, de créer une Europe ? On ne sait que trop que cette manifestation ne fut que l'effet d'une confiance aveugle en la force. Une sottise politique, au surplus, car la cérémonie de Noisseville et la cérémonie de Wœrth attisèrent la flamme française.

Le 3 octobre 1908, veille du jour où fut inauguré le monument de Noisseville, un office religieux fut célébré dans la cathédrale de Metz. Un de nos confrères, Messin lui-même, dont le grand talent s'alimente au rayonnement d'un grand cœur, en a, dans une poignante plaidoirie, évoqué la pathétique grandeur. Le chanoine Collin monta en chaire. Tâche redoutable ! Il lui fallait éviter toute parole capable d'être interprétée par les Allemands comme une provocation et toute attitude qui, de près ou de loin, eût ressemblé à une abdication. Le vénérable prêtre choisit comme exorde ce texte sublime, tiré de la Bible au livre des Macchabées : « Ne les plaignez pas, car ils ne sont pas tombés comme des lâches. Il dit, et le peuple redoubla ses pleurs. »

Retenons ce texte. Il contient une leçon. Il offre un viatique. Il exprime une prophétie.

De la réunion lorraine de Noisseville, Paul Gilbrin revint illuminé d'une flamme exaltante. Il s'était senti armé chevalier en vue d'une croisade qu'il prévoyait inévitable et prochaine.

\*  
\*\*

Le 2 juillet 1912, il prêtait le serment d'avocat à la Cour de Paris. Il était accueilli par la cordiale sympathie attachée à un nom aimé et respecté de tout le Palais. A l'avenir, il laissait le soin de décider s'il serait avocat ou magistrat. Il n'eut pas à résoudre ce problème.

Fin juillet 1914, il part pour la ligne de feu avec le 3<sup>e</sup> régiment de hussards. Quelques semaines après, au cours d'une reconnaissance entre Lassigny et Noyon, il est frappé mortellement. Et ici se termine sa vie charnelle. Écoutons ses chefs :

« Sous-officier du meilleur exemple pour la troupe, d'une bravoure légendaire, s'offrant pour les missions les plus délicates. Blessé au cours d'une reconnaissance, le 16 septembre 1914, est tombé aux mains de l'ennemi. Est mort pour la France peu d'instant après. Croix de Guerre avec étoile de vermeil. »

A la Croix de Guerre s'est ajoutée, par la suite, la Médaille Militaire.

\*  
\*\*

Et depuis, Metz est redevenue française. Dissipée la fumée des drapeaux brûlés ! A la tête des libérateurs est entré dans la ville, le bâton de commandement en main, l'ancien élève du collège Saint-Clément, Ferdinand Foch. En 1870, un maréchal indigne avait éteint ses étoiles sous la honte. En novembre 1918, sous le regard de Fabert, sept étoiles s'allument aux manches de Pétain. Arrachés les poteaux-frontières ! Les familles françaises sont assurées de conserver leur maison domaniale. Et cela par la vertu du sacrifice du maréchal des logis Paul Gilbrin et de ses émules.

« Ne les plaignez pas, car ils ne sont pas tombés comme des lâches. »

Conservons pieusement la mémoire de notre héroïque camarade. Il est de ceux dont les grandes âmes, plus vivantes que jamais, indiquent aux vivants leur devoir. Ouvrons nos cœurs si souvent anxieux aux effluves vivifiants de l'âme de Paul Gilbrin, que nous percevrons toujours dans le poudroiement de lumière dorée qui spiritualise le pays messin.